

Souvenirs d'un combattant, prisonnier évadé, au service du sauvetage des enfants juifs.

Georges LOINGER

Ma vie a traversé le siècle, puisque je suis né en 1910. J'y aurais attaché peu d'importance, si je n'avais pris conscience, très tardivement d'ailleurs de ce qu'elle avait d'exemplaire. Comment et pourquoi le jeune juif alsacien que j'étais, fils d'un honnête petit commerçant, a-t-il été préparé à devenir quasi naturellement quelqu'un qui résiste et qui joue un rôle central dans le sauvetage des enfants ?

Je suis un fils de l'Alsace, profondément Français puisque j'ai grandi à l'ombre de la cathédrale de Strasbourg. J'ai donc connu deux guerres, l'une comme enfant de soldat portant l'uniforme autrichien, l'autre comme soldat français sur la ligne Maginot, fier d'appartenir à une compagnie qui ne voulait pas se rendre. Prisonnier de guerre, mon évasion est un épisode peu banal qui m'a permis de rebondir pour m'engager dans la Résistance française, le réseau Bourgogne d'abord, puis la Résistance juive. À partir de l'année 1943, j'ai organisé à la demande de l'OSE (Œuvre de Secours aux Enfants), la principale filière de passages de groupes d'enfants vers la Suisse, dernier maillon d'un vaste circuit de sauvetage clandestin, le circuit Garel qui permet de mettre à l'abri plusieurs milliers d'enfants. Je suis moi-même personnellement responsable du sauvetage de plus de 350 enfants.

Le sport

Mon goût pour le sport est ancien. Depuis mon enfance, je m'entraînais dans la piscine du complexe sportif de Strasbourg, l'une de ces réalisations impériales qui a changé l'architecture de la ville. Très vite, je suis devenu champion dans toutes les compétitions organisées par la communauté juive, en athlétisme et surtout de natation. Puis c'est à l'armée, au 2^e régiment d'aviation de chasse de Strasbourg, que j'ai eu l'occasion de me perfectionner. L'armée découvre mes aptitudes sportives et de commandement et m'envoie à l'école militaire de Joinville. J'en sors diplômé, moniteur militaire, après six semaines d'entraînement et je deviens instructeur sportif du régiment.

Cette passion est devenue une vocation, un devoir, celui d'entraîner la jeunesse juive. Au grand dam de mon père, j'ai pris la décision de partir à Paris pour me perfectionner. Les vociférations de Hitler, cette voix d'un autre âge, m'obsédaient. J'ai compris qu'il fallait se préparer à lutter. L'insouciance était définitivement derrière moi.

Mon évasion

Je suis un sportif, ce qui m'a aidé tout au long de ma vie. Prisonnier de guerre en juin 1940, je m'évade du stalag 7 A de Moosburg, camp de transit près de Dachau, avec mon cousin. Je voulais rejoindre ma femme qui s'occupait d'un home d'enfants juifs étrangers, celui de La Guette, replié à La Bourboule.

Mon plan était de rejoindre les "Malgré-Nous" libérés et transférés dans la caserne de Kehl, puis de traverser le Rhin à la nage, ce que j'avais déjà fait dans les années trente pour m'entraîner et ce dont je me sentais encore parfaitement capable.

C'est d'ailleurs pour cela que je m'entraînais à prendre des douches froides. Finalement je réussis à convaincre mon cousin de partir avec moi en échafaudant un second plan. Chose incroyable, nous fûmes aidés par son ami l'adjudant-chef qui, après avoir essayé de nous dissuader, nous facilita la tâche en nous apportant de la Kommandantur nos livrets militaires¹.

Nous avons des tenues civiles fabriquées au camp et payées en cigarettes et un peu d'argent grâce aux menus trafics.

Et un matin, nous nous sommes présentés à la sortie du camp pour aller travailler avec un groupe de prisonniers flanqués d'un soldat. En traversant le bois, nous avons faussé compagnie à la petite colonne pour un périple qui a duré près de trois semaines à travers le pays.

En fait, nous avons pris le train tout simplement jusqu'à Kehl sans nous faire contrôler une seule fois, dans cette Allemagne au faîte de sa puissance. Il y avait une circulation très intense, les gares étaient bondées de soldats en partance, d'ouvriers venus de toute l'Europe pour travailler et avec qui on pouvait nous confondre. Les gendarmes étaient débordés et l'Allemagne vivait un moment de gloire et de folie.

Nous manquons d'être pris en longeant, dans les Vosges, le Struthof, seul camp de concentration qui se trouve près de Schirmeck. Nous avons décidé de franchir le col du Champ du Feu et de le faire la nuit de Noël. Nous marchions dans la neige, tranquilles et confiants, sans nous douter que nous longions la zone du camp du Struthof, seul camp de concentration en Alsace redevenue allemande. Quand, tout à coup, à mi-chemin nous avons entendu de violents aboiements de chiens, puis les voix se sont estompées ; nous leur avons échappé grâce à la neige. Nous nous sommes reposés sur un tronc d'arbre pour manger et nous nous sommes endormis, épuisés malgré le froid et la neige qui commençait à tomber. À notre réveil, nous étions littéralement transformés en deux bonshommes de neige.

Puis nous avons atteint une maison forestière qui faisait restaurant avec des Allemands avinés qui fêtaient Noël dans la grande salle, et avons compris que nous étions tout près du Struthof, ce qui expliquait la présence des chiens. La patronne, une Alsacienne typique, nous a informés de la situation du camp, inconnue à Strasbourg. "*Il s'y passe des choses terribles et ce sont des Français qui les subissent*²." Nous nous sommes présentés comme deux Alsaciens évadés désireux de retrouver nos familles dans "l'Intérieur".

Pour éviter d'être pris par des patrouilles autour du Struthof, le fils des patrons qui voulait rejoindre sa petite amie nous a mis sur le bon chemin. Le poste frontière entre l'Alsace zone annexée et la zone occupée était situé à Saint-Dié.

Grâce aux recommandations des restaurateurs, nous avons pris contact avec les cheminots de Saint-Dié qui nous ont donné des conseils pour le passage de la zone libre vers Besançon. Il fallait descendre deux stations avant pour éviter les contrôles allemands dans le train. Nous avons ensuite opté pour le passage du Doubs à partir d'un gué que nous avons fini par trouver je ne sais plus comment. L'eau était glacée et nous complètement gelés. Mon expérience de professeur de gym nous a, en l'occurrence, beaucoup servis. Poursuivis par une patrouille avec des chiens, nous nous échappons par miracle. Avec l'aide d'Alsaciens paysans et cheminots, nous traversons la zone occupée et arrivons en zone interdite à Besançon. Une fois le Doubs traversé, nous étions en zone libre.

¹ La convention de Genève prévoyant les évasions, les livrets militaires ont bien servi par la suite, en France, lors des contrôles allemands. Lorsque Georges LOINGER se fait démobiliser à Clermont-Ferrand, il a été indiqué "*se dit prisonnier évadé*".

² Le camp de Natzweiler-Struthof a été aménagé par la DEST, l'entreprise SS de terres et de pierres pour l'exploitation du granit rose. Elle réquisitionne la ferme hôtel du Struthof. Un camp dit "de sécurité" existait plus bas dans la vallée à Schirmeck. Il s'agit d'un camp de travail, mais également d'extermination avec gazage et expériences médicales, où la cruauté de l'encadrement, en particulier celle de Kramer, le chef du camp est connue. Un centre européen du résistant déporté y a été inauguré en 2005.

L'œuvre de secours aux enfants (OSE)

J'arrive donc à La Bourboule le 10 janvier 1941, le jour de l'anniversaire de ma femme. C'était calculé pour ! Après un temps de repos, ne supportant pas l'inaction, je réponds à une annonce pour devenir moniteur sportif aux Compagnons de France, puis j'entre en contact avec l'Œuvre de secours aux enfants pour la dispersion des enfants de La Guette qui devenaient suspects à cause de leur accent étranger.

Cette organisation médico-sociale, créée en 1912 à Saint-Petersbourg, était arrivée en France en 1933 et s'occupait de mettre à l'abri les enfants juifs aussi bien en zone nord avec le professeur Eugène Minkowski qu'en zone sud où elle avait ouvert une dizaine de maisons d'enfants.

Je rencontrai sa direction à Montpellier et retrouvai plusieurs de ses dirigeants que j'avais connus à Strasbourg dont Joseph Weill et André Salomon qui ont organisé la sortie des enfants des camps d'internement de Rivesaltes et de Gurs. Je deviens responsable sportif pour l'ensemble des maisons.

Pendant les rafles de Juifs étrangers d'août 1942, des jeunes de plus de 16 ans furent arrêtés dans les maisons de l'OSE qui devenaient des pièges. Il était urgent de trouver une autre solution.

Le réseau Garel

L'organisation demande à Georges GAREL, un ingénieur juif français, Georges GARFINKEL de son vrai nom, lié au mouvement Combat¹, d'organiser un circuit clandestin permettant la dispersion des enfants dans un milieu non-juif et sous une fausse identité. Ce qui prendra plus d'un an. Celui-ci constitue son réseau clandestin sur le modèle de celui de Combat avec un cloisonnement par région et secteurs d'activité.

Pour lancer son réseau, il reçoit l'appui de M^{gr} SALIEGE, archevêque de Toulouse et de M^{gr} THEAS, évêque de Montauban qui lui ouvrent les portes des couvents de la région². En amont, le départ des enfants hors des maisons est assuré par tout un réseau d'assistantes sociales dirigé par Andrée Salomon. Le territoire est divisé en quatre régions³ mobilisant d'autres assistantes sociales juives et non juives pour trouver le maximum de planques, soit des nourrices, soit des institutions laïques ou religieuses de toutes obédiences. Les circuits protestants, comme la Cimade, déjà mobilisés dans les camps d'internement, sont sollicités dans les régions de Dieulefit ou du Chambon-sur-Lignon⁴. Les préventoriums, les établissements scolaires, les associations privées et publiques, catholiques ou protestantes accueillent pour un temps plus ou moins long des enfants juifs.

Munies de faux papiers pouvant justifier d'activités légales dans des institutions françaises, ces jeunes femmes sillonnent les départements en train et plus généralement à bicyclette.

Fanny Loinger, ma sœur, est responsable de la région Sud-Est, c'est-à-dire les départements de l'Ardèche, de l'Isère, de la Drôme, de la Savoie, des Hautes et Basses-Alpes. Mon autre

¹ Principal mouvement de la Résistance non communiste de zone sud, son véritable nom : Mouvement de Libération française est né de la fusion décidée en 1941 des groupes Liberté et Libération nationale. Le comité directeur dominé par Henri Frenay comprend des personnalités comme Bertie Albrecht ou Claude Bourdet que connaît bien Georges Garel. Voir sous la direction de François Marcot, Dictionnaire historique de la Résistance, Laffont, 2006, p.117.

² M^{gr} Jules Saliège fut le premier à lire en chaire une lettre pastorale défendant les Juifs et ce, quelques jours avant la rafle du 26 août. Voir l'intégralité de cette lettre dans Renée Poznanski, *op.cit.*, p.433.

³ Contrairement au mouvement Combat où la zone sud est découpée en six régions territoriales, le réseau Garel comprend quatre régions excluant la zone côtière, plus dangereuse pour les Juifs et les Alpes maritimes où se trouve le réseau Marcel.

⁴ Note sur l'action du plateau Vivarais-Lignon.

sœur Emma avait installé la maison de Chabannes, l'une des premières maisons d'enfants de l'OSE en zone sud, et ma cousine, Dora AMELAN était assistante volontaire avec l'OSE au camp d'internement de Rivesaltes.

Mon action se situe en bout de chaîne de ce circuit clandestin. Je suis chargé d'organiser une filière de passages d'enfants vers la Suisse à partir d'Annemasse.

La direction de l'Union-OSE avait négocié avec les autorités helvétiques le principe de l'accueil des convois d'enfants. Elle travaillait en lien avec le Conseil œcuménique d'aide aux réfugiés, l'Aide suisse aux enfants d'émigrés et le Congrès juif mondial.

"Georges, vous qui avez l'habitude des frontières, vous qui vous déplacez en France comme un poisson dans l'eau, vous intrépide et astucieux comme Ulysse, nous vous chargeons d'organiser les passages en Suisse, vous avez carte blanche" m'avait dit Joseph WEILL à l'issue de cette réunion de Lyon, en janvier 1943 où avait été annoncée la fermeture des maisons d'enfants de l'OSE. Ma filière est opérationnelle dès le mois suivant.

J'avais deux domiciles, une chambre d'hôtel à Annemasse pour entretenir les contacts, une chambre à Aix-les-Bains pour réceptionner les enfants. Et deux casquettes, celle de Chef Compagnon de France en mission en Haute-Savoie, j'avais toujours ma carte tricolore, et celle du réseau Bourgogne¹ dont je faisais partie depuis la fin de l'année 1942.

Le réseau Bourgogne

Ce réseau français avait été créé par le Bureau central de renseignements et d'action (BCRA), 2^e bureau de l'état-major du général de GAULLE pour venir en aide aux aviateurs alliés tombés et pour accélérer le renseignement. Tous ces réseaux prirent le nom d'apéritifs ou de liqueurs : Brandy, Bordeaux, Bourgogne, Pernod, Kummel, Cointreau, Bénédicte, Rhum, Cocktail.

J'avais été introduit dans le réseau par le capitaine WEXLER, dit Manuel, le beau-frère d'Emmanuel RACINE. Je servais essentiellement de messenger, portant les ordres d'un endroit à l'autre, un jour à Lyon, un autre à Toulouse et même à Paris, me déplaçant continuellement à travers la France. J'étais chargé également de diffuser le journal *Combat*. Grâce à mon allure sportive, à mon aspect peu conforme aux stéréotypes juifs, à mes facultés de circulation, je rendais de grands services à la Résistance au point que le chef du réseau Bourgogne a vu d'un mauvais œil mon engagement dans le sauvetage des enfants juifs, considéré à l'époque comme non prioritaire. "*Il faut d'abord gagner la guerre contre les nazis*". Ce credo de la Résistance nationale ne tenait pas compte de nos impératifs comme Juifs. Ce fut d'ailleurs tout le mérite de la Résistance juive de s'être attelée au sauvetage des Juifs sans négliger la lutte armée.

C'est par le réseau Bourgogne que j'ai entendu parler de DEFFAUGT. J'étais devenu l'homme protégé du maire, ce qui m'a ouvert bien des portes et surtout l'assurance d'avoir des passeurs fiables. D'ailleurs, je n'ai jamais eu de problèmes, sauf pour le passage de mes propres enfants !

Annemasse

C'est le maire d'Annemasse, Jean DEFFAUGT², qui fut la clé de mon organisation. Sans lui, je n'aurais rien pu mettre sur pied. Un homme corpulent, moustachu, inattendu que j'ai rencontré pour la première fois dans son magasin de confection : il m'a donné rendez-vous à la mairie.

¹ Voir Henri Michel, *Histoire de la Résistance en France*, PUF, 1969, p.72.

² Voir dictionnaire des Justes.

Après m'avoir écouté, il s'est retourné et a entamé un étonnant dialogue avec le portrait de Pétain qui trônait dans son bureau. Il s'est ensuite retourné vers moi : "*je vous aiderai !*"

Je me suis présenté, ce qui était vrai, comme juif d'origine alsacienne, prisonnier de guerre évadé, voulant faire passer des enfants religieux d'une organisation juive de Résistance. J'ai toujours mis en avant dans mes premiers contacts, soit les Compagnons de France, soit mon livret militaire toujours très précieux, soit le fait que les enfants en danger étaient pratiquants. Après m'avoir parlé des cures de la frontière, lieux trop connus selon lui, Jean DEFFAUGT m'a conseillé deux noms et un bistrot. J'ai établi un premier contact avec un passeur, fils d'un aubergiste d'un petit village en dehors d'Annemasse qui était sans doute contrebandier avant la guerre. Il connaissait parfaitement un passage particulier qui servait également aux Allemands pour faire transiter des pièces d'or suisses vers la France. Mon plan était prêt. J'étais censé accompagner des enfants qui venaient participer à des rencontres sportives.

Passeur d'enfants

Aujourd'hui, après des années d'insomnie, je peux le dire : je crois que toute l'horreur et l'injustice de la guerre se sont concentrées pour moi dans ce seul moment, le départ des enfants, tous ces groupes d'enfants effrayés et endoloris par la séparation d'avec leurs parents. Je crois que dans le moment où je m'arrachais à ces enfants, il y a tout ce que je n'ai jamais pu dire et même peut-être pu penser sur l'horreur de la Shoah, sur la violence insensée que certains hommes se sont appliqués à infliger à d'autres hommes. Avec la rigueur et la méthode de la haine.

Je refaisais inlassablement le trajet en train qui, d'Aix-les-Bains, nous conduit à Annemasse. Nous arrivons à la gare d'Annemasse. Je suis en cheville avec certains cheminots qui ont installé un panneau spécifique à mon intention "Sortie colonie de vacances", ce qui évite les contrôles allemands. Je sors avec mes enfants pâlots qui sont censés venir se refaire une santé au grand air. Nous nous rendons au centre d'accueil du Secours national¹ où nous attend BALTHAZAR, le directeur, un alsacien, un homme de confiance sur lequel j'ai toujours pu compter. C'est un gaillard trapu et solide : nous devons avoir le même âge, trente-trois ans. Un bon goûter et des lits confortables attendent les enfants. Ce centre d'accueil offre l'avantage d'être une institution officielle, au-dessus de tout soupçon. Les enfants y passent deux nuits. Puis sonne l'heure de la séparation. Je demande à mes enfants de se ranger par deux. Un petit donne la main à un grand, avec cette recommandation au plus âgé : surtout pas un bruit, tu te débrouilles, si le petit veut parler ou pleurer, tu lui mets la main sur la bouche, mais surtout aucun bruit... Il est 22 heures et le couvre-feu rend notre sortie illégale. Je partage l'angoisse des enfants.

Arrive le passeur, l'homme à qui je vais devoir confier les enfants. Il est grand, jeune, un Savoyard. Il porte une veste de velours. Il attend le groupe en souriant sachant que les enfants qui viennent vers lui sont inquiets et ont peur. C'est une personne honnête, mais est-il à l'abri d'une dénonciation, de la jalousie d'un voisin ? Est-il à l'abri d'un changement d'horaire de la patrouille allemande, d'un caillou qui roule et qui alerte les chiens ?

Normalement ceux qui font traverser la frontière n'aiment pas beaucoup que quelqu'un d'autres connaisse leur endroit de passage, leurs habitudes. Il faut être prudent et surtout garder le secret pour se rendre indispensable car c'est leur fond de commerce...

Je ne peux donc pas accompagner les enfants jusqu'à leur lieu de passage, je dois les laisser, mais je reste à proximité et à l'écoute d'événements imprévus qui pourraient se produire. Ce n'est pas simple. Les premières fois, les enfants me suppliaient de venir avec eux. Il m'est arrivé de devoir retourner chez BALTHAZAR avec certains d'entre eux saisis d'une crise de nerfs.

Je les ai donc préparés, confiant les plus petits aux plus grands, en leur expliquant que le

¹ Organisation maréchaliste, infiltrée ponctuellement par la Résistance

principal danger était le bruit et que seul le silence absolu permettait de réussir leur passage.

Et je reste à proximité, attendant le retour du passeur pour le payer une fois que tout s'est bien passé.

Aujourd'hui encore, j'ai de la difficulté à parler de ces passages. Pourtant ces enfants ont tous été sauvés, tous sans exception. Mais reste l'angoisse d'une éventuelle imprévisible patrouille allemande. Et cette angoisse n'a cessé de s'amplifier au fur et à mesure que les images sur les camps sont devenues plus précises. Et si, et si ces enfants avaient été pris ?

La deuxième aventure est plus invraisemblable encore et concerne un groupe de garçons et de filles très religieux que l'OSE désirait faire partir en premier, car il était difficile de les cacher. Je les ai retrouvés à Aix-les-Bains. Tous les contrôles jusqu'à Annecy se sont bien passés, l'atmosphère était détendue, les enfants bien préparés : ils avaient changé d'identité et portaient sac à dos pour une sorte d'excursion. Je les ai fait passer pour un groupe d'enfants de la région de Marseille qui avaient besoin de se retaper.

Seulement voilà, à Annecy montent une trentaine de soldats allemands, des *landwehr*¹ d'un certain âge, qui allaient, je l'ai compris dans leur conversation, jusqu'à Annemasse comme nous. Les enfants étaient terrorisés, tassés dans leur coin. Mais au bout d'une demi-heure, la nature a repris ses droits : défilé de pipi et j'accompagnais chacun d'entre eux consciencieusement aux toilettes, discussion cordiale en français avec un sous-officier et finalement distribution de bonbons par les Allemands dans notre compartiment, bref la fraternisation la plus complète. C'est moi qui commençais à être angoissé d'autant que ces enfants étaient tous typés. Je me souviens de l'un d'entre eux, d'origine polonaise qui ressemblait à ces figures du *shtetl* peintes par CHAGALL et à qui j'ai mis une pèlerine sur la figure en lui enjoignant l'ordre de faire semblant de dormir. À la fin du voyage, tout le wagon était mélangé.

Mieux, à la descente du train en gare d'Annemasse, nous sommes descendus derrière les soldats, ce qui nous a permis d'échapper aux contrôles délicats, puis nous avons aimablement été escortés en grande pompe par la patrouille, une, deux, une deux, jusqu'au centre d'accueil de mon ami BALTHAZAR qui commençait à trembler en nous voyant arriver encadrés par des Allemands. Cela s'est terminé par un salut tout à fait solennel du sous-officier allemand ! Quand je pense que ces mêmes soldats débonnaires qui ont joué avec les petits juifs, sans doute en pensant à leurs propres enfants, étaient les mêmes qui tiraient sur des clandestins en patrouillant la nuit au bord de la frontière, j'ai eu rétrospectivement froid dans le dos.

La fin des passages

Pendant l'année 1943-1944, j'ai donc assuré le passage d'environ trois cents enfants. Ma mission était d'assurer l'approche et le passage de la frontière. C'était de loin la tâche la plus difficile et la plus risquée. Puis un jour, le réseau Bourgogne m'avise que toutes les polices étaient alertées et cherchaient le passeur d'enfants d'Annemasse.

Pendant l'hiver 1944, lorsque les passages ont été suspendus, j'ai encore sillonné la France du sud vers le nord : on m'a demandé d'accompagner certains enfants du Masgelier, une des maisons de l'OSE qui devait fermer. J'avais trouvé pour eux une planque idéale, le château de la Guette, devenu une maison du Secours national dirigé par une femme remarquable, au joli nom d'Hirondelle², que j'ai contactée personnellement lors d'un premier voyage.

¹ Des réservistes

² Il s'agit de Germaine le GUILLANT-LE-HENAFF qui sous le couvert du Secours national était liée à la Résistance.

Non seulement elle m'a accueilli à bras ouverts, connaissant le nom des LOINGER puisque Flore avait dirigé la Guette, mais acceptant sans hésiter de cacher nos enfants.

Par elle sans doute, j'ai été mis en contact avec Yvonne HAGNAUER¹ et la maison de Sèvres. Je sais seulement que j'y ai déposé plusieurs enfants dont mon cousin, Marcel MANGEL, le mime MARCEAU qui continua sa carrière d'amuseur public à la grande joie de tous les enfants. Le voyage s'est passé sans encombre malgré les contrôles : j'avais un alibi en béton, j'accompagnais des enfants originaires de la région parisienne qui avaient été envoyés dans le Midi pour raison de santé et qui revenaient à la maison du Secours national dont j'avais l'adresse. Mon livret militaire et mes papiers des Compagnons de France me plaçaient au-dessus de tout soupçon.

J'ai retrouvé certains enfants directement à la gare d'Austerlitz pour les conduire chez Hironnelle. En 1944, à Paris, les gares n'étaient pas très accueillantes. Heureusement que les cheminots étaient toujours mes copains et que je savais pouvoir compter sur eux.

La fin de la guerre

Annemasse a été libérée le 18 août. Très vite, je suis appelé à d'autres fonctions. Le ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés, par l'intermédiaire du maire d'Annemasse, me charge d'organiser avec Mola RACINE un centre de transit pour rapatrier les prisonniers ou déportés. Je suis alors capitaine du Corps militaire de rapatriement. J'ai un laissez-passer permanent du consul de France à Genève. Comme par magie, je peux passer la frontière comme je veux, elle n'existe plus !

Dans une maison qui fut luxueuse, une ancienne maison galante entre la Suisse et l'Allemagne, près de la frontière de Mollesulaz, nous avons aménagé un centre d'accueil qui ne vit malheureusement pas grand monde, puisque le rapatriement s'est fait essentiellement par avion. Seuls, deux trains médicaux de femmes survivantes de Ravensbrück sont venus au centre qui avait 300 lits. La plupart étaient mal en point et j'ai su plus tard que certaines attendaient d'être sur le sol français pour mourir.

Mais la guerre est finie. Je rentre à Paris avec Flore et les enfants dans une Hotchkiss réquisitionnée par mes soins. Une autre vie commence, mais aussi d'autres aventures dans l'équipe de l'Alyah Beth (immigration clandestine) qui monta l'opération de l'*Exodus*. J'ai terminé ma carrière comme directeur de la Zim, première compagnie israélienne de navigation, forte d'une centaine de cargos et d'une dizaine de paquebots dont plusieurs ont été construits dans les chantiers navals français. Mon engagement aux côtés du père RIQUET pour développer les pèlerinages en Terre sainte montre la féconde synthèse de toutes mes identités assumées et leur richesse pour tout le monde.

Georges LOINGER

Extraits du livre *Aux frontières de l'espoir*, avec le concours de l'historienne Katy HAZAN, coll. témoignage de la Shoah, édit FMS/Le Manuscrit

¹ Yvonne HAGNAUER dite "Goéland" (1898-1985), professeur d'anglais, féministe et syndicaliste au SNI, a travaillé pour les enfants dans des institutions comme l'Entraide du Maréchal et le Secours national et devient directrice de la maison de Sèvres en octobre 1941. À ce titre, elle reçoit des dizaines d'enfants juifs. Elle participa à la création des Centres d'entraînement aux méthodes de pédagogie active.



Au combat : Georges LOINGER et des enfants



Monsieur Georges LOINGER et son épouse